

Jean-Claude Margolin

LE „TOPOS” DE L'UTILITÉ DES VOYAGES:  
À PROPOS DE SORBIÈRE  
ET DE SA RELATION D'UN VOYAGE EN ANGLETERRE (1664)

Samuel Sorbière<sup>1</sup> (1610—1670) est assurément l'une des figures les plus originales d'un siècle qui en connut de nombreuses. Né à Saint-Ambroix, dans le diocèse d'Uzès, d'une famille de protestants (du Midi, élevé par son oncle, l'excellent humaniste Samuel Petit, il se passionne pour tout — idées, choses, personnes — mais sa curiosité „papillonnan-  
te” reste le plus souvent superficielle. Il passera une bonne partie de son temps — sa correspondance latine<sup>2</sup> ou française<sup>3</sup> en témoigne —

---

<sup>1</sup> Outre les notices des Biographies générales, on citera ici quelques travaux plus importants: ceux d'A. Morize, *Samuel Sorbière*, „Zeitschrift für französische Sprache und Literatur” 1908, pp. 214—265; idem, *Samuel Sorbière et son Voyage en Angleterre (1664)*, „Revue d'histoire Littéraire de la France” 1907, avril-juin, pp. 231—275; idem, *Hobbes et Sorbière*, „Revue Germanique” 1908, mars-avril, pp. 195—204; idem, *Samuel Sorbière principal à Orange: sa conversion (1650—1653)*, „Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français” 1907, décembre, pp. 503—525; ceux de G. Cohen: *Une biographie inédite de Hugo Grotius par Samuel Sorbière*, [dans:] *Mélanges Salverda de Grave*, Wolters, Groningue 1933; idem, *Le Voyage de Samuel Sorbière en Hollande en 1660*, [dans:] *Mélanges Baldensperger*, t. 1, 1930, pp. 148—164; idem, *Ecrivains Français en Hollande dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Champion, Paris 1920 (voir index). Beaucoup d'éléments sur la personnalité de Sorbière (dont l'authenticité doit être évidemment appréciée avec circonspection) dans les *Sorberiana ou Bons Mots, rencontres agréables, pensées judicieuses et observations curieuses de M. Sorbière*, ouvrage qui connut de nombreuses éditions au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais dont la première date de 1691 et la seconde de 1694 (voir, pour la première, l'exemplaire de la Bibl. Nat., Rés Z 2656 avec de très abondantes notes manuscrites de l'Abbé Mercier de Saint-Léger).

<sup>2</sup> Voir notamment *Illustrium et eruditorum virorum epistolae (Ad Sorberium)*, Paris 1669.

<sup>3</sup> Voir notamment *Lettres et Discours*, Paris 1660.

à chercher des appuis haut placés, des offices, des subsides, se faisant l'„humble serviteur” de Son Eminence, le Cardinal de Mazarin ou, après sa conversion au catholicisme, du pape Alexandre VII. Les résultats de ses innombrables quêtes furent, dans l'ensemble, assez maigres, mais nous n'avons aucune raison de souscrire au jugement de Gui Patin, apprenant son abjuration publique dans la cathédrale de Vaison, aux environs d'octobre 1653, et s'écriant que „son ancien ami avait tourné sa jaquette en se faisant catholique romain”, ou encore: „Voilà bien des miracles de nos jours, mais qui sont plutôt économiques et politiques que métaphysiques”<sup>4</sup>.

Traducteur de Hobbes<sup>5</sup>, éditeur et biographe de Gassendi<sup>6</sup>, admirateur de Descartes, mais ne dédaignant pas de fréquenter certains de ses ennemis<sup>7</sup>, Sorbière est en relation épistolaire ou en fréquentation plus directe avec les personnages les plus illustres de son temps (et quelques autres, qui n'ont pas laissé dans l'histoire le même sillage). Qu'il nous suffise de citer les noms de Constantin Huygens, de Saumaise, du pasteur Rivet, de Guez de Balzac, de Mersenne, de la Tellier, de Colbert, du cardinal Rospigliosi, de l'évêque de Vaison — qui le convertit — Joseph Marie Suarez, de Vossius, du cardinal Barberini, du Marquis de Nogent, de Mgr de Grignan, de Pellisson, du médecin Charles Spon — un confrère, puisque Sorbière, entre autres „curiosités” auxquelles il

<sup>4</sup> Lettre à Falconet du 25 novembre 1653, III. 17 (éd. Réveillé-Parise). Sur cette conversion, voir l'art. (cité) d'A. Morize dans le „Bulletin de la Société d'Hist. du Protestantisme français”. Voir le point de vue de Sorbière, que celui-ci a voulu rendre public, dans le *Discours sur sa conversion* (1664), où il nous raconte la genèse de ses nouvelles croyances et ses entrevues avec Joseph-Marie Suarez, qu'il va rencontrer en Provence au moment où, à la rentrée de 1650, il est nommé principal (ou „gymnasiarcha”) du Collège d'Orange (lequel devait être nécessairement administré par un protestant). Il avait d'abord été attiré par la science archéologique de l'évêque de Vaison, ancien bibliothécaire du cardinal Barberini.

<sup>5</sup> Voir Morize, *Hobbes et Sorbière...* On lui doit l'édition et la première traduction française de *De Cive* et du *Corpus politicum*. Mersenne l'avait poussé à ces traductions dès l'année 1646. Elles sont réalisées en 1649. Les *Eléments philosophiques du Citoyen* [...] traduits en français par un de ses amis Sorbière, ami de Hobbes, Blaeu, Amsterdam 1649. Une édition de cette traduction paraît à Paris en 1651 (Sorbière a ajouté l'adjectif „bon” à 'Citoyen': *Eléments philosophiques du bon Citoyen*), Vve Théo. Pépingué et Est. Maucroy. Le *Corpus politicum*, publié à Londres en 1650, paraît en français à Leyde en 1652: *Le Corps politique, ou les éléments de la loi morale et civile*.

<sup>6</sup> *Vie de Gassendi*, Paris 1658. Dans cette biographie, il accuse nommément Patin de la responsabilité de la mort de Gassendi, par suite d'un abus de saignées.

<sup>7</sup> Voir les trois lettres ou trois relations sur la Hollande (le pays, le gouvernement des États, la vie culturelle et scientifique), publiées dans ses *Lettres et Discours* de 1660, et le commentaire de G. Cohen dans son article de 1930.

s'adonna, a exercé l'un de ses talents dans l'art médical (dont il n'est pas certain qu'il l'ait effectivement pratiqué) — de Gui Patin.

Sa curiosité — un terme qui revient sans cesse sous sa plume, dans ses lettres et ses diverses dissertations — comme son désir d'aller faire sa cour auprès des puissants dont il attendait des services, le poussèrent à voyager. En dehors de ses voyages en France, Sorbière se rendit plusieurs fois aux Pays-Bas<sup>8</sup> et à Rome<sup>9</sup>, ainsi qu'en Angleterre<sup>10</sup>, dont il revint avec une Relation<sup>11</sup> sur le séjour qu'il y fit, et dont il sera question dans cette communication. Mais en même temps, il a réfléchi au problème général de l'utilité ou de l'inutilité des voyages, thème qu'il développe, entre autres écrits, dans une lettre à Monsieur Vitré<sup>12</sup>, lui-même fort sceptique sur les avantages que l'on peut tirer d'un voyage, notamment d'un voyage au long cours.

Si d'ailleurs on parcourt la très longue liste des Relations de voyage qui ont été publiées au XVII<sup>e</sup> siècle — sans compter toutes celles qui sont restées inédites jusqu'à nos jours — et même les documents (préfaces, lettres, dissertations, essais divers etc.) qui traitent de ce problème général et théorique de l'utilité des voyages, on peut se demander si, quels que soient les arguments utilisés, et quelle que puisse être la personnalité de l'auteur ou du voyageur, on ne „tombe" pas dans l'un de ces *topoi* littéraires ou moraux, qui remontent à l'antiquité classique et que le Moyen Age et la Renaissance n'ont pas ignorés. On y retrouve toujours, chez l'adversaire comme chez le partisan des voyages (sous

<sup>8</sup> Un premier séjour, qui se prolongea huit ans à partir de 1642 (à Amsterdam, à La Haye, à Leyde etc.), et au cours duquel (en 1646) il épousa la calviniste Judith Renaud, fille d'un compatriote, dont il eut un fils, Henri. Un second séjour eut lieu au printemps de 1660 (voir P. J. Blok, *Drie Brieven van Sam. Sorbière over den toestand van Holland in 1660*, [dans:] *Bijdragen en Mededeelingen der Historische Genootschap te Utrecht*, t. 22, 1901, p. 57 sqq).

<sup>9</sup> Devant abandonner Orange au lendemain de sa conversion, Sorbière part pour Paris à la fin de 1654. Il part pour Rome peu de temps après (il y arrive au début de mars, à la cour d'Alexandre VII), apportant avec lui une lettre de chaude recommandation de l'évêque de Vaison. Il reprendra, plein de désillusions, la route de Paris à la fin de l'été ou au début de l'automne.

<sup>10</sup> Ce séjour, qui a fait l'objet de quelques travaux (voir notamment l'édition récente des Publications de l'Université de St-Etienne, 1980, avec présentation de L. Roux, et *fac-simile* de l'édition de Cologne de 1666), et l'étude — citée — d'A. Morize (dans la RHLF de 1907) a duré trois mois, et l'on peut le situer — par quelques recoupements — entre avril-mai et septembre-octobre 1663.

<sup>11</sup> *Relation d'un Voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'estat des Sciences et de la Religion, et autres matières curieuses.*

<sup>12</sup> *De l'utilité des grands voyages et de la lecture des relations*, lettre à M. Vitré, dans les *Lettres et Discours*, éd. F. Clousier, Paris 1660, (exempl. Bibl. Nat. R 2730bis). La lettre est datée du 1<sup>er</sup> septembre 1659.

ses différentes formes et avec des objectifs aussi variés que le commerce, les conquêtes militaires, la curiosité scientifique, les pèlerinages etc.) un même faisceau d'arguments: le voyageur néglige sa famille, ses amis, ses affaires: il veut connaître des pays lointains alors qu'il ignore le sien propre; les pèlerinages sont souvent prétexte à une vie aventureuse, sinon à des expériences immorales, sans que l'on soit d'ailleurs assuré de ne pas mourir comme un paria en cours de route etc. Au contraire, le voyageur enthousiaste met en avant les mille et une connaissances de tous ordres que peut ou doit lui procurer le contact avec les hommes, les villes, les villages, les moeurs, les idées, les gouvernements des autres pays; il acquiert, compte tenu de la diversité des „génies" nationaux, un sens de la relativité et une expérience de la tolérance des plus bénéfiques; au lieu de négliger ses propres intérêts ou ceux de la famille — et plus d'un voyageur est célibataire! — et de méconnaître les us et coutumes de son propre pays, il peut, par la confrontation intellectuelle des „choses" d'Outremer ou d'Outremont et de celles qu'il a connues dès son enfance, faire d'avantageux retours sur la connaissance des êtres et des pratiques de son propre pays ou de sa province, et porter à leur sujet un jugement plus assuré.

Il nous suffira, en puisant sans difficulté dans cette collection de **topoi**, de choisir les remarques suivantes, empruntées à deux contemporains de Sorbière: l'un est un grand voyageur en Orient, Jean Thévenot<sup>13</sup>; l'autre, un avocat au Parlement de Paris, correspondant de Leibniz, Baudelot de Dairval<sup>14</sup>. Le premier ouvre le premier chapitre de son *Voyage du Levant*<sup>15</sup> par quelques réflexions sur le „dessein de voyager": „Le désir de voyager, écrit-il, a toujours été fort naturel aux hommes, il me semble que jamais cette passion ne les a pressés avec autant de force qu'en nos jours; le grand nombre de voyageurs qui se rencontrent en toutes les parties de la terre prouve assez la proposition que j'avance, et la quantité des beaux voyages imprimés qui ont paru depuis vingt ans ôte toute raison d'en douter [...]". Et il avoue: „Ce sont

<sup>13</sup> Né en 1633, il a sans doute tenu sa passion des voyages de son oncle, Melchisedec Thévenot, éditeur de récits de voyage et auteur de l'opuscule *l'Art de nager avec des avis pour se baigner utilement*. Après des études au collège de Navarre, il devait s'embarquer à l'âge de dix-neuf ans pour l'Angleterre; puis c'est la Hollande et l'Allemagne, l'Italie: Venise et Rome. C'est alors que, sur l'instigation de l'orientaliste Herbelot, il va se décider à partir pour l'Orient, Egypte, Turquie, Mer Egée, Lieux-Saints, Tunisie, Perse, Inde.

<sup>14</sup> Voir notre article liminaire du volume collectif *Voyager à la Renaissance*, Maisonneuve et Larose, Paris 1987, p. 9 sqq.

<sup>15</sup> Le livre paraîtra en 1665, mais Thévenot ne le verra jamais, car il est mort sur le chemin du retour, de son dernier voyage en Perse et en Inde. Voir l'édition du *Voyage du Levant*, Maspéro, Paris 1980 (FM „La Découverte").

ces belles relations qui m'ont donné la première pensée de voyager, et comme en l'année 1652, je n'avais point d'affaire considérable qui dût m'empêcher l'effet (c'est bien là, effectivement, une raison de voyager!), je résolus facilement de satisfaire à ma curiosité [...]”<sup>16</sup> (encore ici, l'invocation de cette passion maîtresse). Le second dans un court *Memoire de quelques observations generales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*<sup>17</sup>, déclare nettement: „Il n'y a pas de país si disgracié, dont on ne puisse tirer quelques avantages. Quand on passe en quelque endroit, il faut en examiner d'abord la situation, pour en connoître la nature comme il faut, et pour faire des reflexions plus justes sur les moeurs des habitans [...]”<sup>18</sup>. Puis il montre, dans un esprit essentiellement scientifique ou, plus précisément, géographique, comment les instruments de mesure que le voyageur savant a emportés dans ses bagages, servent à la connaissance théorique et pratique de nouveaux espaces concrets.

Toute une lettre de Sorbière — à la vérité une petite dissertation — est consacrée à ce topos, qu'il a su d'ailleurs, comme on l'a dit, mettre personnellement en pratique dans ses voyages à l'intérieur de l'Europe, voyages sans doute moins longs, moins périlleux — certains diraient moins extravagants — que ceux de beaucoup de ses contemporains, dont il évoque les noms, les itinéraires et parfois les travaux dans cette lettre à Antoine Vitré (qui est la 83<sup>e</sup><sup>19</sup> d'un gros volume de 731 pages, publié à Paris en 1660, sous le titre général de *Lettres et Discours de M. de Sorbière sur diverses matières curieuses, avec une épître dédicatoire adressée au cardinal Mazarin, Duc et Pair de France*).

Vitré, qui était sur le fond d'un avis opposé à Sorbière, et qui avait d'ailleurs exprimé ses vues par écrit, n'est pas un inconnu pour nous. C'est un imprimeur français d'un grand renom, né et mort à Paris (1595—1674), dont la boutique est installée à l'enseigne d'Hercule terrassant un monstre (associée à la devise *Virtus non territa monstris*). S'il met en doute l'utilité des voyages, il n'en est pas moins féru de langues et de civilisations orientales, a publié un dictionnaire latino-arabe, utilise les caractères syriaques dans un Psautier latino-syriaque, devient le syndic de sa communauté, consul en 1664 et directeur de l'hôpital général, tout en se voyant octroyer par Colbert la direction de l'imprimerie royale. Les livres qui sortent de son officine sont parmi les plus beaux du XVII<sup>e</sup> siècle. Il est paradoxal que cet homme mette en doute

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 31.

<sup>17</sup> Chez J. Léonard, Bruxelles 1688.

<sup>18</sup> *Voyager à la Renaissance...*, p. 9.

<sup>19</sup> Voir n. 12.

l'utilité des voyages, quand on songe à sa carrière, et notamment à la commande dont l'avait chargé Richelieu à l'intention de la Bibliothèque du Roi: 97 manuscrits<sup>20</sup> rapportés de Constantinople par le grand voyageur que fut Savary de Brèves<sup>21</sup> (dont il sera question dans la lettre de Sorbière), et les caractères orientaux nécessaires à la confection d'une Bible polyglotte. Ces remarques donnent la mesure, comme les limites, de ces controverses purement théoriques — et reposant souvent sur des malentendus — relatives à l'inutilité ou à l'utilité, aux dangers ou aux nécessités (des voyages). Comme si nous n'avions pas affaire chaque fois à des cas particuliers! Quoi qu'il en soit, prêtons l'oreille aux propos de Sorbière.

Il va commencer par donner à Vitré des précisions sur les récits de voyage de Pietro della Valle, „que j'alleguay si souvent en parlant des voyageurs [...]”<sup>22</sup>. Il s'agit de ce grand voyageur au Moyen-Orient, dont les aventures géographiques ou historiques furent mêlées à une extraordinaire aventure sentimentale et matrimoniale qui se termina par une tragédie<sup>23</sup>. Sorbière va s'employer à réfuter la thèse „d'un savant” d'après laquelle „les longs voyages n'estoient pas si utiles que l'on pense à former la prudence civile”<sup>24</sup>: non seulement ces voyages ne sont pas nuisibles ni inutiles à cette fin, mais tout au contraire fort utiles. Sans doute, admet-il que plusieurs grands voyageurs ne sont pas revenus plus sages ni plus habiles dans leur pays. Il reconnaît aussi que Socrate n'a pas eu besoin de trop s'éloigner de sa patrie „pour gouverner prudemment les affaires publiques”<sup>25</sup>. Mais les voyages élargissent pourtant, au sens propre comme au figuré, les horizons humains. „Je vous advoue, Monsieur, lui opposait Vitré, que les grands voyages ont

<sup>20</sup> Voir Bibl. Nat., Ms. fr. 15 528 (fol. 225): „Manuscrits que Vitré a achetez par commandement du feu Roy, en l'inventaire de M. de B. avec les caractères que le dit sieur de B. avoit fait faire pendant son ambassade à Constantinople et qui furent mis par ordre de Sa Majesté dans la bibliothèque du Cardinal de Richelieu”. Ces manuscrits ne furent jamais payés à Vitré (cf. l'histoire du procès...).

<sup>21</sup> François Savary, seigneur de Brèves, *Relations de Voyages, tant en Grèce, Terre Sainte et Egypte, qu'au royaume de Tunis et d'Alger*, N. Gasse, Paris 1628.

<sup>22</sup> Lettre à Vitré, pp. 653—656.

<sup>23</sup> Voir les *Relations de ses voyages*, publiées en 3 vol. après sa mort. Voir les ouvrages signalés dans le Catalogue de la BN, vol. 199, col. 303—308. Sur son mariage avec la belle Sitti Maani Gioerida et sa mort au moment de leur retour vers l'Europe, voir le *Panégyrique de la femme forte, ou les justes louanges de Maani G., babylonienne, fait et prononcé par P. d. V., surnommé l'illustre Voyageur, son mari*, trad. de l'italien par C. C., Paris 1663.

<sup>24</sup> Lettre à Vitré, p. 641.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 642.

beaucoup de rapports aux grandes lectures; et qu'il est mal aisé qu'un homme, qui s'est toujours occupé à remplir sa mémoire, ait beaucoup travaillé à former son jugement [...] Il faut nécessairement que ceux qui ont beaucoup leu aient peu raisonné, et ceux qui ont beaucoup raisonné n'aient pas tant leu que les autres [...]”<sup>26</sup>. Ainsi, pensait-il, „ceux qui courent de ville en ville, de province en province, et de royaume en royaume n'ont pas le loisir de méditer sur tant d'objets différents qui se présentent à eux, et dont les uns chassent tout incontinent les autres”<sup>27</sup>. D'où des confusions qui se présentent à l'esprit des voyageurs, entre les coutumes de tel pays et celles de tel autre, et des jugements précipités, par faute du calme et de l'immobilité nécessaires à la réflexion. De telles confusions entre les „loix et coutumes des divers pays” seraient cause que le voyageur „employât en Perse les façons de faire du Grand Mogol, puis celles de Perse en Alep, et celles d'Alep à Paris. Toute notre vie n'est pas trop longue, continue à lui objecter Vitré, pour apprendre nos loix municipales et le droit coutumier de nostre province. Il ne nous importe point de sçavoir celuy des autres peuples et nostre unique intérêt est celuy de bien connoistre les moeurs de nos compatriotes, le génie de nos voisins, et toutes les qualitez de ceux au commerce desquels la Nature nous a destinés en nous mettant au monde”<sup>28</sup>.

Il faut reconnaître que ces arguments, même pour le XVII<sup>e</sup> siècle, ne sont pas sans appel, et Sorbière n'aura guère de mal à les réfuter, après avoir beaucoup concédé — rhétorique oblige! — à son correspondant. En fait, lui rétorque-t-il, il y a voyageurs et voyageurs: il y a ceux qui „courent sans s'arrester aucune part, qui se transplantent continuellement et qui ne prennent racine en aucun lieu”<sup>29</sup> [...] et les autres. Les premiers ne sont vraiment que l'exception, et ce n'est pas sur une minorité aussi exigüe que l'on peut argumenter contre les voyages, ou tout au moins en contester l'utilité. La plupart des voyageurs se contentent de petites courses pour leurs affaires, des raisons familiales, sociales ou autres. Et Sorbière d'esquisser une brève typologie des voyageurs, car ils ne sont pas, bien entendu, à mettre sur le même plan, de même que les voyages, dans leur infinie diversité. D'autre, part, il y a des natures faites pour les voyages, et d'autres non: „ceux qui ont profité de leurs longs voyages” ont des dispositions particulières. Ce profit ne signifie aucunement que chacun devrait voyager! „Ceux qui voyagent, écrit-il encore, sont d'ordinaire ou quelque jeunesse estourdie qui

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 643.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 643.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 643.

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 644.

va au sortir du Collège ou de l'Académie, et avant qu'entrer dans les charges publiques, faire une ronde aux pays étrangers, ou quelques gens d'âge plus meur et de vie desjà bien réglée, qui n'ont pas assés de temps à employer, et dont la curiosité n'est pas bien appuyée [...]”<sup>30</sup>. On notera, ici comme en cent autres passages, le maître mot de curiosité, qui, pour Sorbière, est certainement de tous les aiguillons qui poussent à voyager, le plus puissant, le plus constant. On aura noté également l'allusion à cet „iter scholasticum” — très souvent un „iter Italicum” — entrepris par des jeunes gens un peu fortunés au sortir de leurs années d'étude et d'apprentissage: il était déjà communément pratiqué à l'époque de la Renaissance, mais il n'est pas certain que cette agréable concession à la mode n'ait pas profondément marqué la vie de ces jeunes gens, même au cours de leur carrière respective. Quoi qu'il en soit, prêt à faire de nombreuses concessions à Vitré pour mieux asseoir ses propres arguments, Sorbière avoue: „Aucune des deux [sortes de voyages] ne rapporte la véritable idée du génie des nations chez lesquelles il ne font que passer”<sup>31</sup>. Notons l'expression de génie des nations, dont les efforts à déployer en vue de sa découverte ne feront pas défaut à Sorbière, qu'il s'agisse de ses différents voyages et séjours aux Pays-Bas<sup>32</sup>, ou de son voyage de trois mois en Angleterre. Pour qu'un voyage soit profitable, il faut l'entreprendre sans hâte, avoir l'esprit disponible, séjourner suffisamment de temps dans le pays élu, voyager à l'intérieur de ce pays, ne pas se contenter de voir, mais parler (dans toute la mesure de ses connaissances linguistiques<sup>33</sup> ou de celles de ses interlocuteurs) avec ses habitants, savoir entendre et écouter. Tout cela est fort raisonnable! Méfions-nous donc des jugements trop hâtifs sur l'esprit d'une nation (reproche qui lui sera fait par l'Anglais Thomas Sprat<sup>34</sup> peu de temps après sa *Relation d'un voyage en Angleterre*!). C'est ce qu'il écrit avec force, en se prenant lui-même en exemple: „De moy, Monsieur, je me suis abstenu le plus que j'ay peu en voyageant de rien conclure ou des avantages ou à la louange d'un peuple, sur ce que je voyais arriver dans une hostellerie, où bien souvent je me suis trouvé satisfait de ceux dont mes compagnons ne pouvoient point supporter la rudesse et la barbarie”<sup>35</sup>. Le voyageur averti a donc, comme on le voit ici, le sens de la relativité, et il ne se hâte pas pour généra-

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 645.

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 645.

<sup>32</sup> Ils ont été analysés par G. Cohen (voir n. 1). Voir aussi l'étude biographique de Sorbière par A. Morize (voir n. 1), pp. 218—238.

<sup>33</sup> Les connaissances linguistiques de Sorbière étaient faibles en anglais!

<sup>34</sup> Aidé en cela par J. Evelyn.

<sup>35</sup> Lettre à Vitré, p. 645.

liser à la manière de l'Anglais débarquant à Calais: „En France, toutes les femmes sont rousses“.

Leçon de relativité et d'éclectisme, leçon de modestie, tels sont quelques avantages moraux que Sorbière prétend retirer des voyages, car il sait voyager. Il met l'accent dans cette longue lettre sur les observations d'ordre culturel, social et politique que le voyageur doué de jugement et d'esprit comparatiste est amené à faire: il ne s'en prive ni dans ses trois relations de Hollande ni dans sa relation d'Angleterre. Tout ce qui est nouveau — tout au moins pour lui — l'intéresse, ce qui est le propre de l'esprit curieux. Mais, en homme sage qui a une certaine expérience des hommes, il constate que les différences réelles qui peuvent exister entre les manières d'être ou d'agir des Français, des Allemands, des Espagnols ou des Italiens ne modifient guère les proportions d'hommes intelligents et de sots, de bons et de méchants que renferme chaque pays. Celui qui n'a jamais quitté le cercle de sa famille, de ses voisins ou de ses amis ne saurait, sauf exception, acquérir ce sens de la modération, de la tolérance et de la relativité. Voyager apprendrait donc à abandonner toute velléité de xénophobie, tout ébahissement à l'endroit de coutumes insolites, et par conséquent à mieux connaître les hommes dans leur diversité et dans leur unité fondamentale. Sorbière répond aussi à la critique de Vitré relative à la confusion provoquée par un trop grand nombre de lectures et de voyages: „Notre philosophe ne refusera pas de m'accorder que les voyages remplissent la mémoire d'une infinité d'idées dont la vieillesse se nourrit et qui luy font penser plus agréablement aux choses passées que ne peuvent le faire ceux qui n'ont jamais perdu de veuë le clocher de leur paroisse“<sup>36</sup>. Il pense avec force que „ceux qui sont destinés aux grands emplois [...] font très bien de visiter les pays estrangers“.

Sans nous astreindre à analyser tous les arguments de cette longue lettre — qui est un véritable essai, comme la plupart des deux recueils de 1660<sup>37</sup> — nous remarquerons son double caractère rhétorique — voire „déclamatoire“ (juxtaposition des raisons pour et des raisons contre les voyages) — et personnel: Sorbière a déjà beaucoup voyagé — et pour diverses raisons — quand il écrit cette lettre, et il a également goûté au plus haut point les relations de voyage dont il fait état dans la dernière partie de son texte, celles de Pietro della Valle<sup>38</sup> (déjà nom-

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 648.

<sup>37</sup> Le premier — celui-ci — chez F. Clousier; le second — „*Relations, Lettres et Discours...*“, chez R. de Ninville (voir la Notice bibliographique de Morize, à la fin de son étude biographique, p. 263).

<sup>38</sup> Voir n. 23.

mé), de François Savary, seigneur de Brèves<sup>39</sup>, d'Isaac de Razilly ou d'Ogier Ghislain de Busbee<sup>40</sup>. Il nous faudra maintenant, à propos de son voyage en Angleterre et de la relation qu'il en rapporta et fit très rapidement imprimer<sup>41</sup>, examiner quelques-uns des points d'application de ses vues générales ou théoriques, exposées dans sa lettre à Vitré. Nous n'oublierons pas non plus les deux types de réactions que certains passages de son livre provoquèrent peu après: la réaction anglaise, politique et culturelle, résumée et peut-être amplifiée dans les *Observations on Monsieur de Sorbierre's Voyage into England*<sup>42</sup>; et une réaction française, essentiellement politique, dont nous dirons quelques mots un peu plus loin.

La relation du voyage de Sorbierre en Angleterre a déjà fait l'objet d'une étude substantielle de la part d'André Morize, parmi celles qu'il a consacrées à notre auteur dans les années 1907—1908: elle a été publiée dans un numéro de la „Revue d'Histoire littéraire de la France”<sup>43</sup>, et je m'y référerai plus d'une fois. D'autre part un fac-simile de l'édition colonaise de 1666 a été publié en 1980, précédé d'une présentation du texte et de son auteur par Louis Roux<sup>44</sup>. Ce que je voudrais montrer, en ce qui me concerne, c'est la suite des circonstances qui ont conduit Sorbierre à entreprendre ce voyage, et l'ensemble des sources littéraires qui l'ont aidé dans la rédaction de sa Relation. Mais je m'attacherai surtout à extraire de ce texte contenu dans un petit in-12° de 180 pages, les passages les plus caractéristiques de la manière et du tempérament de Sorbierre: choses vues à la ville ou à la campagne, personnes ou personnages importants rencontrés (plusieurs rencontres ayant été provoquées de la part du voyageur), jugements portés sur la vie culturelle, religieuse ou politique du pays. Le peintre apparaît de profil et parfois de face à travers ces croquis ou ces tableaux qui se voudraient témoignages objectifs, mais qui sont chargés de réflexions et de jugements de valeur, qui en font à nos yeux tout le prix.

\*

\*            \*

<sup>39</sup> Voir n. 21.

<sup>40</sup> Lettre à Vitré, p. 658.

<sup>41</sup> „A Paris, chez Louis Billaine. Au Palais, dans la grande salle, à la Palme et au grand César”. M.DC.LXIV. Avec Priv. du Roi (voir exempl. BN N30) in-12°.

<sup>42</sup> Texte envoyé dès le 1<sup>er</sup> août par Sprat à son ami Christopher Wren, publié en 1665 et réédité en 1668 et 1709.

<sup>43</sup> Voir n. 1.

<sup>44</sup> Publications de l'Université de St-Etienne („Images et Témoins de l'Age Classique” 10).

En ce qui concerne les circonstances ou les motivations précises du voyage de 1663 en Angleterre, il faut reconnaître que nous n'avons guère de renseignements. Comme le remarquait déjà Morize, „Rien, ni dans ses recueils de lettres, ni dans sa correspondance inédite, ni dans la *Relation* ou ses pièces annexes, ne nous permet de répondre”<sup>45</sup> à cette question: pourquoi est-il parti pour l'Angleterre? Remarquons que nous pourrions nous poser la même question à propos de son premier séjour en Hollande (1642—1646), et que la réponse ne nous serait pas davantage fournie par Sorbière ou par l'un de ses correspondants. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il sut en tirer le meilleur profit, tant en ce qui concerne ses études d'érudition et de littérature, qu'il poursuivit, que les contacts avec les savants et les philosophes qui exerçaient leurs activités dans ce pays<sup>46</sup>. En revanche, nous savons que son second séjour dans ce pays (1646—1650)<sup>47</sup> avait été principalement commandé par ses intentions d'exercer son métier de médecin, que les rivalités parisiennes et peut-être sa religion — il était toujours protestant à cette date — rendaient beaucoup plus polémique. De même, en ce qui concerne son séjour de trois ans à Orange (1650—1653)<sup>48</sup>, sa nomination comme principal du Collège, ou son départ pour Paris, puis pour Rome, après sa conversion au catholicisme et en raison de la nécessité pour lui de se trouver des mécènes, là où les raisons de ses voyages sont assez claires: nous pouvons du reste en prendre connaissance d'après sa correspondance de ces années.

Pour ce qui est du voyage en Angleterre, on peut pourtant admettre que ses relations anciennes avec le philosophe Hobbes<sup>49</sup> aient joué un certain rôle. A son troisième voyage en France, et plus particulièrement à Paris, Hobbes rencontra Sorbière chez l'un de ses nombreux correspondants, dont beaucoup étaient eux-mêmes de ses amis: Mersenne, Gassendi, du Prat ou Martel. D'ailleurs la *Relation*, qui fait allusion à Hobbes<sup>50</sup>, évoque les souvenirs de ses entretiens parisiens avec le philosophe anglais. On peut donc supposer que Sorbière, qui devait par la suite traduire en français deux ouvrages de Hobbes<sup>51</sup>, le connaissait

<sup>45</sup> Morize, *Samuel Sorbière...*, p. 231.

<sup>46</sup> *Ibidem*, pp. 218—223.

<sup>47</sup> *Ibidem*, pp. 223—238.

<sup>48</sup> Voir *ibidem*.

<sup>49</sup> Voir Morize, *Hobbes et Sorbière...*

<sup>50</sup> *Relation*, pp. 50, 74—77.

<sup>51</sup> *Elemens philosophiques du Citoyen* (puis *du Bon Citoyen*), Amsterdam 1649 (pour le premier titre), Paris 1651 (pour le second titre) d'après le *De Cive. Le corps politique, ou les élémens de la loi morale et civile...*, éd. D. Elzevier, Leyde 1653, d'après le *Corpus politicum*.

depuis les derniers mois de 1636 ou les premiers de 1637. Est-il invraisemblable d'imaginer que le philosophe anglais ait plus d'une fois invité son ami et traducteur à visiter son pays? La correspondance de Sorbière contenue dans le manuscrit latin 10352 de la Bibliothèque Nationale (en deux tomes) fait état de 22 lettres adressées à Hobbes de 1645 à 1669 dans le tome 1, et de 17 autres, écrites de 1646 à 1664, renfermées dans le tome 2<sup>52</sup>. Un autre manuscrit (Ms. 10 353)<sup>53</sup> contient 7 autres lettres adressées par Sorbière à Hobbes. Même si aucune allusion n'y est faite à un projet de voyage en Angleterre, nous pouvons supposer que le médecin et philosophe français éprouvait une certaine attirance pour le pays du savant britannique.

En outre, le grand lecteur et amateur de relations de voyage, que nous a révélé la lettre à Antoine Vitré, était vraisemblablement au courant d'un certain nombre de travaux publiés par plusieurs Britanniques et ayant trait soit à la Grande-Bretagne, soit à d'autres pays. D'ailleurs sa propre *Relation* est, à plus d'un endroit, directement inspirée de tel de ces travaux antérieurs à son voyage. On peut citer également des publications de voyageurs français passés en Angleterre, comme des relations de voyage d'Anglais venus sur le Continent. C'était une époque particulièrement favorable pour les échanges intellectuels entre savants et philosophes de France et de Grande-Bretagne. André Morize<sup>54</sup> cite les noms de Lord Herbert de Cherbury<sup>55</sup>, correspondant de Gassendi et ambassadeur en France en 1618; de l'„antiquaire" James Howell<sup>56</sup>, polyglotte, cosmopolite, celtophile, à l'occasion poète, auteur d'une énorme collection de lettres — peu connues et peu exploitées — sur la société parisienne du règne de Louis XIII et du début de celui de Louis XIV; du voyageur Pierre Heylin, qui a publié en 1656 et 1679 deux relations sur ses voyages en France<sup>57</sup> qui se situent aux environs de 1625, et qui sont le symétrique de la *Relation* de Sorbière; de J. Milton<sup>58</sup>, qui passa

<sup>52</sup> Voir la notice bibliographique de Morize (*Samuel Sorbière...*, pp. 259—260), qui décrit en détail ce manuscrit du nouveau fonds latin.

<sup>53</sup> *Ibidem*, pp. 258—259.

<sup>54</sup> Morize, *Samuel Sorbière et son Voyage...*, pp. 232—237.

<sup>55</sup> Voir *Vie de Herbert de Cherbury, par lui-même*, éd. H. Walpole, Strawberry-Hill 1764.

<sup>56</sup> Voir surtout *Epistolae Howellianae, familiar letters, domestic and foreign, upon emergent occasions*, éd. Th. Guy, London 1678<sup>5</sup>.

<sup>57</sup> *Relation of two journeys, the one into the mainland of France, the other of the adjacent islands*, London 1656; *The voyage of France, or a complete journey through France, with the character of the people, and the description*, London 1679.

<sup>58</sup> Voir Rathery, *Relations sociales et intellectuelles de la France et de l'Angleterre*, 1855, p. 78.

quelques semaines à Paris entre le printemps 1638 et 1639 et qui y rencontra Grotius, Saumaise, Patin, et peut-être Sorbière, qui fréquentaient régulièrement les cercles érudits de la capitale. Citons enfin le nom d'Evelyn<sup>59</sup>, amateur d'art et d'horticulture, dont la relation satirique sur la France<sup>60</sup> répondait à un pamphlet français sur le caractère de l'Angleterre.

Si son amitié admirative pour Hobbes et la fréquentation possible de certains voyageurs anglais en France ont pu être indirectement à l'origine du voyage de Sorbière en Angleterre, les relations de voyage de Français, explorateurs des Iles Britanniques, lui ont servi, à n'en pas douter, de sources littéraires. Car si sa propre *Relation* est en grande partie le fruit de „choses vues", elle s'est aussi inspirée de livres lus. C'est ainsi, comme le montre clairement l'étude comparative de Morize, que la plupart des indications géographiques de Sorbière, comme de ses descriptions pittoresques, sont tirées de la *Britannia* de Camden<sup>61</sup>. Qu'il décrive le Kent: „Le pays s'élève en petites collines et en vallons couverts d'une éternelle verdure"<sup>62</sup>, il a trouvé chez Camden (qui utilise le latin): „Regio est inaequalis, ad occasum planior, et silvis umbrosa, ad ortum ingentibus collibus excelsior"<sup>63</sup>. Ou encore „Whitehal, situé entre un beau parc, Saint-James, et une belle rivière"<sup>64</sup>: „[...] hinc vivario, quod et alteram Regiam conjungit, S. James dictam, illinc Tamisi conclusa"<sup>65</sup>. Le latin lui est d'ailleurs plus familier que l'anglais, langue qu'il ne parle pas et qu'il ne comprend pas toujours très bien, comme nous l'apprenons dans sa *Relation*<sup>66</sup>. Qu'il ait lu en détail Camden, nous le savons par cette même *Relation*, où il écrit: „L'Angleterre est le pays du monde le mieux connu: parce que Camden, par ordre du roi Jacques, en fit une description à laquelle il employa plusieurs années de voyages faits exprès. Il suivit le cours des rivières et décrivit à droite et à gauche tout ce qu'il rencontra. Il fit plusieurs courses dans le plat pays, pénétra les forêts et traversa les montagnes. De sorte qu'il décou-

<sup>59</sup> Il s'agit de ce même John Evelyn (voir *Dictionary of National Biography* — DNB, s. n.) qui aidera Sprat à contre-attaquer Sorbière pour les jugements déplaisants qu'il avait portés contre les Anglais.

<sup>60</sup> *A character of France*, faisant suite à un autre pamphlet, *Gallus Castratus*, les deux étant imprimés à la suite du *Diary and Correspondence* (Brooke, London 1639). Voir Morize, *Samuel Sorbière...*, p. 234.

<sup>61</sup> Voir DNB, s. n. La *Description de la Grande-Bretagne*, écrit Sorbière dans sa *Relation*, avait été entreprise sur l'ordre du roi Jacques... (p. 18).

<sup>62</sup> *Relation*, p. 16.

<sup>63</sup> *Britannia*, p. 240.

<sup>64</sup> *Relation*, p. 31.

<sup>65</sup> *Britannia*, p. 333.

<sup>66</sup> *Relation*, pp. 72—73.

vrit tout ce qu'il y avait à remarquer, plaça exactement jusqu'aux moindres châteaux, et rapporta en passant, l'histoire, la généalogie et les alliances de toutes les familles considérables. Son ouvrage fait une des plus curieuses parties de l'Atlas de M. Blaeu<sup>67</sup>. Cet éloge de Camden est bien mérité, puisque sa *Britannia* lui a même servi de guide (Sorbière organise son itinéraire et décrit les villes dans l'ordre même de la description de Camden). Quant à l'allusion au grand géographe hollandais, qu'il avait connu personnellement, lors de son premier séjour en Hollande, à Amsterdam, et qui préparait alors son fameux *Atlas* en 11 volumes in-f<sup>o</sup><sup>68</sup>, elle témoigne de son intérêt pour les descriptions géographiques. C'est au cours de ce séjour en Hollande, en 1643, qu'il avait été également mis en relation avec un prêtre français, Salabert, qui entreprenait la traduction en français de la *Description de la Grande-Bretagne* de Camden: Sorbière continua l'oeuvre entreprise et inachevée, sans parvenir lui-même à la terminer, occupé par bien d'autres travaux, d'ordre philosophique<sup>69</sup>.

Ces remarques nous conduisent à la conclusion, au moins provisoire, que la *Relation* de Sorbière n'a rien d'une nouveauté géographique.

En dehors de la *Britannia*, source principale de sa *Relation*, nous pouvons citer le livre d'Arthur Capel de 1622, dont le titre réunit l'intérêt géographique de la traversée de la Manche pour un Français de l'époque de Louis XIII et la problématique ou le „topos" littéraire dont nous étions partis: *Raisons pour détourner mon petit-fils de voyager dans les contrées d'Outre-mer*. C'est que les guides étaient alors en vérité peu nombreux et insuffisamment détaillés, et que les mésaventures — notamment financières — guettaient à chaque instant le jeune voyageur inexpérimenté. Mais, peu à peu, ces instruments de voyage s'améliorèrent, notamment en ce qui concerne les renseignements relatifs aux distances entre les villes, le prix des transports, le coût des hôtelleries. En 1654, paraissait à Paris, un ouvrage de Coulon, le *Fidèle conducteur pour le voyage d'Angleterre*<sup>70</sup>. Il y a fort à parier que Sorbière en ait fait usage, bien qu'il ne le cite pas dans sa *Relation*. Curieux guide, à la vérité, puisqu'on y trouve un jugement de cette sorte: „Cette île, qui a été autrefois le séjour des anges et des saints, est à présent l'enfer des démons et des parricides"! Allusion évidente à la rupture de l'Angleterre avec la religion traditionnelle, et peut-être aussi, dans une

<sup>67</sup> *Ibidem*, p. 18.

<sup>68</sup> Publié de 1650 à 1666 à Amsterdam.

<sup>69</sup> Voir Morize, *Samuel Sorbière...*, p. 219.

<sup>70</sup> Titre qui continue ainsi: [...] montrant exactement les raretés et choses remarquables qui se trouvent en chaque ville, et les distances d'icelles, avec un dénombrement des batailles qui s'y sont données.

psychologie des peuples rudimentaire, à la brutalité, aux yeux d'un Latin, d'un peuple septentrional. Trois ans plus tard, chez l'imprimeur qui publiera en 1664 la *Relation* de Sorbière, paraissait un gros in-4°: *Voyages et Observations du S. de la Boullaye le Gouz, Gentilhomme angevin, où sont décrites les Religions, Gouvernemens, et situations des États et Royaulmes d'Italie, Grèce, Natolie, Syrie, Perse, Palestine, Karaménie, Kaldée, Grand-Mogol, Assyrie, Bijapour, Indes orientales, Arabie, Egypte, Hollande, Grande-Bretagne, Irlande, Danemark, Pologne, Isles et autres lieux d'Europe, Asie et Affrique où il a séjourné, le tout enrichi de belles gravures*. Bien que la Grande-Bretagne ne constitue qu'une petite partie de ce vaste ouvrage de celui qui se faisait appeler en Europe le Voyageur Catholique et Ibrahim-Beg en Asie et en Afrique, sa description a pu servir de guide à Sorbière, mais, plus encore que les particularités géographiques, le parti pris de l'ensemble de la *Relation*: en faire un ouvrage de sociologie politique et religieuse, ou, si l'on préfère, s'intéresser davantage à la géographie humaine et politique qu'à la géographie physique ou à la pure description des faits. On verra l'importance que Sorbière attribue à ces questions, dont certaines lui causeront pas mal d'ennuis.

\* \* \*

Si les motivations précises ou immédiates — à condition qu'il y en ait eu — de son voyage en Angleterre, ne nous sont pas connues, les dates exactes de son séjour ou les étapes de son itinéraire, tant à l'aller qu'au retour, ne nous sont pas davantage indiquées. D'après Andre Morize<sup>71</sup>, il a dû se situer entre avril-mai et septembre-octobre 1663, puisque nous savons (par la date de l'Épître dédicatoire) qu'il était rentré à Paris le 12 décembre<sup>72</sup>, et que le voyage a duré environ trois mois. A l'aller, nous savons seulement que, parti de Paris, il traverse la Manche de Calais à Douvres, se rend à Londres en traversant le Kent, par Rochester, Cantorbéry, Gravesend et Greenwich. De Londres, il se rendra à Oxford, où il demeure quelques jours. Il revient à Londres. Quant à son retour à Paris, il s'effectue par Philippe-ville, Cologne, la Hollande et Reims. Nous apprenons qu'il rencontra, dans le coche qui le conduisait de Paris à Calais, quelques gentilhommes polonais „qui parloient bon Latin et qui ne s'expliquoient pas mal en François. Il y en avoit un qui jouoit parfaitement bien du violon, et qui donnoit deux fois le

<sup>71</sup> *Ibidem*, pp. 231—232.

<sup>72</sup> Date indiquée à la fin de son Épître au Roi.

jour le bal là où nous arrivions"<sup>73</sup>. A son retour, il voyagea avec un neveu de M. du Puy, jeune et fort honnête gentilhomme.

Touchant les avantages que le voyageur découvre à entrer en contact personnel avec les hommes et les femmes d'un pays voisin — ou plus lointain — pour acquérir, comme on l'a vu, le sens de la relativité et un esprit de tolérance, on pourra noter l'écart qui existe entre les vues idéales de Sorbière dans sa lettre à Vitré sur l'utilité des voyages, et la réalité plus brutale de son accueil sur les quais de Douvres<sup>74</sup>. Une francophobie traditionnelle — qui répond sans doute à une anglophobie au moins aussi ancienne — veut que les gamins anglais qualifient les Français qui débarquent chez eux de *French dogs*, autrement dit „chiens de Français”. „Comme ils s'échauffent, ou comme on les provoque en les voulant éloigner, ou les faire taire, ils en viennent au *French Dogs*, *French Dogs*, c'est-à-dire au „chien de François”, qui est l'honorable épithète qu'on nous donne en Angleterre"<sup>75</sup>. Et soucieux de psychologie comparée des peuples et des vocables qui servent à désigner l'Autre, l'Intrus, il évoque aussitôt l'épithète de *Moucheron*, utilisée en Hollande pour signifier un Français. Dès le Moyen Age, ces „délicatesses" réciproques étaient en fort bon usage (la Guerre de Cent Ans y est pour quelque chose): Français buveurs de vin, Anglais buveurs de bière, constituant l'un de ces tenaces arguments qui franchissent allègrement les siècles. C'est Eustache Deschamps qui nous le rappelle:

Franche dogue, dist un Anglois,  
Vous ne faictes que boire vin.  
— Si faisons bien, dist li François,  
Mais vous buvez le henequin<sup>76</sup>.

Mais voici quelques traits des Anglais, tels du moins que Sorbière les a notés, dans ses rencontres de cochés, d'auberges, dans la rue, à la ville, à la campagne: „On n'y rencontre point de visage à faire pitié, ny d'habit qui marque de la misère. Ce n'est pas qu'il n'y ait de pauvreté, aussi bien qu'ailleurs, mais elle n'est pas si grande. On n'y manque gueres du necessaire; et quand les Anglois l'ont une fois rencontré, leur paresse fait qu'ils se consolent aisément du reste. Leur fierté les remplit et leur tient du superflu, que les autres recherchent trop laborieusement"<sup>77</sup>. Trait de psychologie du peuple anglais —, auquel les lectures

<sup>73</sup> *Relation*, p. 3.

<sup>74</sup> *Ibidem*, p. 10.

<sup>75</sup> *Ibidem*, p. 10.

<sup>76</sup> Ed. Queux de Saint-Hilaire, t. 5, p. 48. *Henequin* (bière) / et non *lunequin* (comme imprime Jusserand).

<sup>77</sup> *Relation*, p. 11.

de Sorbière ne sont peut-être pas tout à fait étrangères, et qui peuvent se résumer par ces mots: paresse et fierté: „Comme les Anglois sont faineans et passent la moitié du jour à prendre du tabac ensemble, ils ne cessent dans cette débauche d'exercer leur resverie sur les affaires publiques [...]”<sup>78</sup>. Et encore: „Ils ont une pente naturelle à l'oisiveté, à la presumption, et à quelque sorte d'extravagance de pensées, qui se remarque mesme dans leurs plus excellens écrits [...]”<sup>79</sup>. Sans doute notre voyageur-sociologue s'empresse-t-il d'ajouter: „Au reste, quand ils ont corrigé cette inclination (de laquelle je ne pretends pas les blâmer, puis qu'elle leur vient du terroir) et essaie-t-il de compenser ces traits d'une psychologie liée au sol et au climat par des qualités qu'il veut mettre en avant: „Il y a en eux de tres-rares qualitez. Car encore que l'on die que les Anglois ont escumé les vices des autres Nations et méprisé leur vertus, il se trouve en eux je ne sçay quoy de grand, qui paroist tenir de l'ancienne Rome”<sup>80</sup>. Et d'en donner pour preuve ces organisateurs de „combats de taureaux, d'ours et de dogues”! Il souligne aussi leur amour pour leur patrie, „une forte union entre eux contre les étrangers, de l'intrépidité dans les perils, et cent autres choses [...]”. Mais les traits critiques, voire satiriques, l'emportent sur les louanges, et l'on n'a guère de peine à comprendre la réaction violente de Sprat à l'égard de la peinture de ses compatriotes due à Sorbière. Écoutons encore ceci, qui a trait à l'insolence prétendue des Anglais, qui peut se muer facilement en bassesse ou en lâcheté: „Un etudiant, qui vouloit faire le maistre, en fut relancé de la bonne sorte par un cavalier français qui parlait anglais (et dont Sorbière s'était fait accompagner dans le coche d'Oxford). Et j'appris de cet honneste homme [ce cavalier qui lui sert de truchement, puisque notre voyageur ignore l'anglais] qu'il n'y a rien de plus souple qu'un Anglois, duquel on a le moyen de se faire craindre. Car dès qu'on leur oste l'insolence, on leur oste le courage; et ils ne font qu'un saut le l'orgueil dans la bassesse et la lâcheté”<sup>81</sup>.

Laissons ces propos désobligeants à la responsabilité du chroniqueur pour le suivre dans quelques-unes de ses promenades. On appréciera ici, même si ses „choses vues” ont pu être déjà lues, l'agrément de ses coups de crayon. Le voici dans le quartier de la nouvelle Bourse: „Elle est sur la grande rue, qu'on nomme le Strangh; et elle contient deux Galeries doubles, l'une sur l'autre, avec huict rangs de boutiques de

<sup>78</sup> *Ibidem*, p. 100.

<sup>79</sup> *Ibidem*, p. 8.

<sup>80</sup> *Ibidem*, p. 8.

<sup>81</sup> *Ibidem*, pp. 15—16.

Merciers. Le bastiment est de pierre noire, et est bien aussi long que du commencement de la Galerie Dauphine, jusques au bout de celle des Prisonniers"<sup>82</sup>. Et encore ce trait, non dépourvu de légèreté: „Je vous laisse à penser si l'on trouve là de belles Marchandises, aussi bien que de belles Marchandes". On aura noté, à l'adresse du lecteur français — et d'abord du Roi de France auquel est dédié l'ouvrage — les comparaisons, quant aux dimensions des bâtiments, des rues ou des places, avec des sites familiers aux Parisiens. Voici „Lincolne in fields, place quarée, beaucoup plus grande que nostre Place Royale. Il y a de trois costés de tres-belles maisons, qui ont chacune au devant de soy une petite place fermée d'une muraille basse, mais qui dérobe la veüe du premier estage"<sup>83</sup>. Description assortie d'une critique: „ce que j'eusse souhaitté que l'on eust changé en une balustrade de fer, qui mesme eust donné de la grace, et fait paroistre la place plus grande". Ou encore, la description de Whitehall, de facture assez récente: „La sale de Witt-hall est un bastiment nouveau, que l'on fit pour les audiences extraordinaires et pour y festiner les Ambassadeurs, ou les deputez du Parlement; c'est pourquoy on la nomme la sale des Banquets. Elle paroist magnifique parce que tout le reste du Palais est mal-basti et n'est autre chose qu'une confusion de maisons basties en divers temps et à divers desseins [...] Ce qui ne laisse pas de composer une habitation plus commode que le Louvre [...]"<sup>84</sup>. Qu'il s'extasie sur le nombre des libraires, particulièrement concentrés „dans des quartiers tels que le cimetièrre S. Paul et la rue de la petite Bretagne", il déclare aussitôt que „l'on en voit deux fois autant qu'il y en a à la rue saint Jacques"<sup>85</sup>.

Les considérations quantitatives — dimensions des villes, d'une cathédrale, distance entre deux lieux, nombre d'habitants, etc. — sont de celles qui figurent volontiers dans des guides ou relations de voyage au XVI<sup>e</sup> ou au XVII<sup>e</sup> siècles (et que l'on retrouve infailliblement dans les Baedeker comme dans nos Guides Bleus); ce sont aussi les moins contestables. Ainsi apprend-on que Cantorbéry, tout en étant la métropole de la Province de Kent et le siège du plus important des deux archevêchés du royaume, „n'est guere plus grande que Montargis"<sup>86</sup>, mais que Rochester „est beaucoup plus grand que Cantorbéry" („si l'on en considère les Fauxbourgs qui s'étendent plus d'une demie lieuë le long du golfe")<sup>87</sup>. Voici Hampton-court „qui est aujourd'huy une Maison

<sup>82</sup> *Ibidem*, p. 26.

<sup>83</sup> *Ibidem*, p. 28.

<sup>84</sup> *Ibidem*, p. 31.

<sup>85</sup> *Ibidem*, p. 30.

<sup>86</sup> *Ibidem*, p. 19.

<sup>87</sup> *Ibidem*, p. 21.

Royale à douze milles de Londres” et Oxford (ou „Oxfordt”) et ses „dix-sept ou dix-huict Colleges qui sont presque tous de cette force” (à savoir de celle de Christ College)<sup>88</sup>. Des comparaisons avec Paris viendront encore tout naturellement sous sa plume: „Les bastiments sont de pierre de taille et les moindres ne le cèdent guere à la Sorbonne, car il y en a quelques-uns qui la surpassent. La basse-cour du Collège de Christ n'est guère moindre que ce qui est dans l'enceinte des barrières de la place Royale”<sup>89</sup>. On pourrait citer bien d'autres descriptions-comparaisons, mais ce n'est pas la partie la plus intéressante ou relativement originale de la *Relation*.

Les pages les plus nombreuses et les plus audacieuses sont effectivement celles que Sorbière consacre à la situation religieuse et politique de l'Angleterre. Dans cet ordre d'idées, que l'on ne s'attende pas aux descriptions d'un historien!

Les protestants français étaient déjà fort au courant de l'état des religions en Angleterre. Mais le témoignage de Sorbière est d'autant plus intéressant qu'il ne pouvait manquer, dans le cours de sa rédaction, de songer à son ancien état de protestant. N'oublions pas non plus que ce „reportage” s'adresse nommément à Louis XIV. Partant de la description des deux grandes églises de Londres, Westminster et Saint-Paul<sup>90</sup> (il s'agit de l'ancienne église, qui devait disparaître trois ans plus tard dans le grand incendie de Londres, et être reconstruite par Christopher Wren), il en vient à parler des autres églises „basties à la Protestante” et de la religion anglicane ou religion d'Etat. Il s'étend assez longuement sur la religion épiscopale<sup>91</sup>, assimilée à cette religion d'Etat, rétablie dans tous ses droits et privilèges par le Roi d'Angleterre, et qu'il oppose à celle des Presbytériens et à „toutes les sectes”. En fait, les deux religions qu'il décrit et juge avec un grand nombre de détails sont l'Épiscopale et la Presbytérienne. Les Catholiques sont trop peu nombreux, et il juge que leur religion demeure opprimée, et il ajoute: „Je ne vois pas que les choses soient fort disposées à la restablir”. Ce qui est exact. „Les Catholiques étrangers, écrit-il encore, sont les plus zélez, mais ils ne sont pas le plus grand nombre; et ceux du pays sont nez dans la servitude et accoustumez à la suppression de nos ceremonies. Ils n'ont jamais veu les Eglises ouvertes, ils sont faits aux avanies, moyennant lesquelles ils vivent assez en repos”<sup>92</sup>. Quant aux Quakers<sup>93</sup>,

<sup>88</sup> *Ibidem*, p. 79.

<sup>89</sup> *Ibidem*, p. 79.

<sup>90</sup> *Ibidem*, pp. 33—34.

<sup>91</sup> *Ibidem*, p. 34.

<sup>92</sup> *Ibidem*, pp. 49—50.

<sup>93</sup> *Ibidem*, p. 45.

dont il a beaucoup entendu parler — et sur lesquels, cinq ans avant lui, Conrart avait écrit (mais non publié) une importante relation<sup>94</sup> — il n'en dit ici presque rien puisqu'il n'a pas eu l'occasion d'en rencontrer. Mais il se persuade qu'il „n'en est peut-être pas tout ce que l'on pense et que l'on écrit”.

En vérité, malgré un penchant manifesté pour les Anglicans (en dépit de leur séparation d'avec Rome, sa peinture des Presbytériens n'est pas agressive, et l'on peut constater que ses informations sont assez sûres. Écoutons-le :

Ce que les Presbytériens reprennent avec le plus d'aigreur, ce sont les jours de Festes, dont quelques-uns sont dédiés à la Sainte Vierge; les autels, la consécration des Eglises, le respect rendu au nom de Jesus, les chandelles, les genuflexions, les mitres, les surplis, les chapes, les croix, la musique, le Baptesme sur les fons avec le signe de la Croix, et il n'est pas jusqu'aux noms d'Archidiaques, de Prébendaires, de Chapitre, de Chanoines, d'Official, de Vicaires et de Curez, qui ne leur fassent peur. Mais ce qui les effarouche le plus est la Liturgie Angloise; l'introduction de laquelle en Escosse a fait répandre tant de sang dans les trois Royaumes [...] <sup>95</sup>.

Mais les questions politiques et religieuses sont mêlées. Les Presbytériens „ont été ceux qui ont remis le Roy sur le trosne” (allusion à la Révolution de Cromwell et à la Restauration de la Royauté, pages d'histoire politique auxquelles Sorbière a consacré au moins deux écrits<sup>96</sup>); et „c'est ce qu'ils luy reprochent maintenant qu'ils se voyent persecutez, ou plustost que l'on veut remedier de bonne heure aux fâcheux inconveniens qu'a produit la tolerance que l'on avoit eue pour eux”<sup>97</sup>. Et il reconnaît qu'ils ont l'esprit républicain.

Pour les lecteurs français de 1664 ces renseignements n'étaient pas dépourvus d'intérêt, d'autant plus que la politique religieuse de Louis XIV laissait moins de place qu'en Angleterre à la liberté d'expression et de culte des diverses Eglises ou „sectes”.

Les longues pages consacrées à la situation politique et parlementaire reprennent en partie les développements que Sorbière avait accordés, lors de son séjour à Orange, aux *Vrayes Causes des derniers troubles*

<sup>94</sup> *Relation véritable et désintéressée de l'Etat et la Religion en Angleterre*, dans les papiers Conrart de la Bibliothèque de l'Arsenal.

<sup>95</sup> *Relation*, pp. 41—42.

<sup>96</sup> *Lettre d'un gentilhomme françois à un de ses amis d'Amsterdam sur les desseins de Cromwell*, éd. Raban, Orange 1650; et *Les vrayes Causes des derniers troubles d'Angleterre...*, éd. Raban, Orange 1653.

<sup>97</sup> *Relation*, p. 45.

d'Angleterre<sup>98</sup>, selon le titre de son *Abrégé d'histoire, où les droicts du Roi, et ceux du Parlement et du peuple sont naïvement représentés*. C'était l'époque où il était occupé par la lecture et la traduction des écrits de philosophie politique de Hobbes, avec lequel, comme on l'a vu, il entretenait une importante correspondance. Dans son rappel rapide du destin tragique de Charles Ier et de la révolution anglaise, son jugement n'a pas changé, il est toujours hostile à la noblesse, qui souleva les Puritains, et qui fut à l'origine de l'exécution du Roi, ordonnée par le Protecteur Cromwell. „Ils (c'est-à-dire les Anglais) veulent bien un Roi, écrit-il, pour la gloire de leur Pays. Ils aiment ce titre, et préfèrent cette sorte de gouvernement à toutes les autres. Mais ils reconnoissent que leur humeur un peu trop libre et arrogante a besoin de ce caveçon, ils ne veulent point aussi le souffrir trop rude, et ils prétendent que leur Roy se doit appliquer uniquement à maintenir la tranquillité publique, à faire vivre heureusement son peuple, et à porter au dehors, le plus avant qu'il peut, l'honneur et la réputation de sa patrie"<sup>99</sup>. On peut reconnaître dans ces quelques lignes la célèbre théorie de la séparation et de l'équilibre des pouvoirs en Angleterre, chère aux philosophes des Lumières, et notamment à Voltaire dans ses *Lettres anglaises*.

L'intérêt des pages de Sorbière consacrées à la politique anglaise, c'est qu'il mêle à des observations directes — il a été reçu longuement par le Roi, il a conversé avec de hauts personnages etc. — certaines réflexions générales qu'il a eu depuis longtemps l'occasion de faire sur les problèmes du politique, des rapports entre le souverain, l'Etat et les citoyens, ou sur les interférences entre le politique et le religieux. Autre élément d'intérêt de ces pages: l'influence évidente des idées et de la personnalité de Hobbes qu'il alla voir dès son arrivée à Londres, comme il le rappelle dans sa *Relation*<sup>100</sup>: „Je le trouvay peu changé depuis quatorze ans que je l'avois veu, et je le rencontray dans sa chambre en la mesme posture qu'il avoit accoustumé d'estre à Paris toutes les apres-disnées". On découvre, dans ses réflexions de philosophie politique, le même scepticisme, la même philosophie pessimiste sur la nature humaine, la même assimilation de l'amour de la liberté avec cette „férocité naturelle et l'orgueil". Le traducteur français du *De Cive* et du *Corpus politicum* manque sans doute d'originalité et de profondeur; il n'en a pas moins parfaitement assimilé la pensée politique de l'un des plus grands philosophes de son temps, âgé de 78 ans au moment de leur nouvelle

<sup>98</sup> Voir n. 96.

<sup>99</sup> *Relation*, pp. 101—102.

<sup>100</sup> *Ibidem*, pp. 50—51.

rencontre à Londres. Le problème du souverain, du peuple et du partage du pouvoir, il en parle encore dans une longue digression de sa *Relation* où il évoque le roi Edouard Ier et l'origine du Parlement; ainsi que la lutte du Roi contre la Noblesse unie au Clergé. „Afin donc d'abattre la Noblesse et les Evesques, écrit-il, il convoqua un Parlement de Communes, avec lequel seul il delibera des necessitez du Royaume, sans prendre conseil des Grands ny des Prelats, qui composent aujourd'huy la Chambre Haute, et avec lesquels les Roys avoient auparavant accoustumé d'examiner les demandes de la Chambre basse [...]”<sup>101</sup>. C'est l'importance croissante des Communes qui fut à l'origine du concept des droits du peuple. Mais, en bon monarchiste qu'il est, et en sujet soumis à l'autorité absolue de son souverain, il considère que l'importance des droits accordés au peuple est à l'origine de „maximes séditioneuses” et de soulèvement contre les princes légitimes sous prétexte du bien public. Et les considérations de Sorbière s'élèvent jusqu'au drame métaphysique et théologique de l'homme, désobéissant à Dieu, se livrant à un mode de raisonnement analogique que seul l'esprit du temps pouvait avaliser. L'idée profonde de Sorbière, qu'il avait d'ailleurs exprimée dans sa traduction de *De Cive*, faisant sienne la pensée de Hobbes — et que l'on retrouve encore dans le *Discours sceptique* du philosophe anglais sur le despotisme —, est que l'intérêt et le devoir du souverain est d'établir un pouvoir susceptible d'assurer un équilibre entre la Monarchie et le „populaire”, et ce pouvoir réside dans la noblesse: il faut donc que le roi protège les grands. „Comme les peuples, écrit-il, n'aiment point en Angleterre leurs souverains autant qu'il seroit à souhaitter, il est bon qu'il y ait entre les souverains et les peuples une troisième espece d'hommes, contre lesquels les Peuples exercent leur envie, qui servent de barriere à ces animaux indisciplinables et qui empeschent le torrent de venir jusques au trosne. Les Souverains doivent protéger les Grands à cet usage; et comme l'on renforce les Dignes du costé de la Mer, n'estant pas besoin de les fortifier du costé de la Terre”<sup>102</sup>. Et il précise son point de vue sur le juste milieu ou l'équilibre nécessaire entre les pouvoirs, les décisions et les contrôles venant naturellement d'en haut, c'est-à-dire des Princes: „La bonne politique ordonne aux Princes de prendre autant de soin d'empescher que les sujets ne se rendent maistres de leurs seigneurs particuliers, qu'ils doivent prendre garde à ce que les Grands estant laissez trop en repos, ne se vuellent rendre trop considerables, et ne prennent de l'avantage sur

<sup>101</sup> *Ibidem*, p. 106.

<sup>102</sup> *Ibidem*, pp. 109–110. C'est nous qui soulignons.

leurs Souverains. Ils ont un interest reciproque à se maintenir les uns et les autres dans un juste temperament [...]”<sup>103</sup>.

\*  
\*   \*  
\*

Mais l'utilité des voyages, c'est aussi de rencontrer des savants, des philosophes, des hommes d'esprit, dont la conversation puisse non seulement satisfaire votre curiosité, mais peut-être faire progresser le savoir commun. Sorbière privilégie surtout les rencontres avec des interlocuteurs qui parlent français ou latin, puisque, encore une fois, il ne connaît pas l'anglais (manière assez curieuse, dirons-nous, de voyager en Angleterre!). Il rencontre surtout des membres de l'Académie Royale des Physiciens de Londres, parmi lesquels Wallis (qui a inventé une méthode de lecture et de phonation pour sourds et muets), Kuffler (inventeur de fourneaux à cuire aux propriétés merveilleuses), le Marquis de Worcester (inventeur d'une machine hydraulique), le Chevalier Moray, employé aux affaires de l'Etat, et inventeur de machines disposées dans St-James Park, et notamment de télescopes<sup>104</sup>. C'est par l'entremise dudit Moray que Sorbière fut présenté au roi, „qui aime les estudes physiques et se plaist aux curiositez de l'art”. L'Académie Royale lui fait évoquer les grands noms des savants et philosophes d'hier et d'aujourd'hui, Gilbert, Harvey, Bacon, et il s'empresse d'ajouter: „Elle auroit dequoy le disputer à la France et à l'Italie, qui nous ont donné Galilée, Descartes et Gassendi”<sup>105</sup>. C'est avec un véritable enthousiasme qu'il cite les noms de nobles („car la Noblesse d'Angleterre est presque toute sçavante et fort éclairée”) qui „ont fait bâtir des laboratoires, dresser des machines, ouvrir des mines, et employé cent sortes d'artisans, pour essayer de trouver quelques nouvelles inventions”<sup>106</sup>: Mylords Digby, Boyle, Bronckers, Devonshire, et à nouveau Worcester et Moray. Ce ne sont que jugements et épithètes emphatiques à l'égard de cette technologie avancée, de ces merveilleuses machines pneumatiques à comprimer et raréfier l'air, et à leurs applications à la médecine (il n'oublie pas sa spécialité). Mais dans ses multiples rencontres avec les savants et leurs inventions, il n'a pas le temps d'approfondir toutes les applications techniques, et il se réserve d'y revenir „l'hyver prochain dans son cabinet” pour en tirer les „éclaircissements” nécessaires. Nous passerons

<sup>103</sup> *Ibidem*, p. 110.

<sup>104</sup> *Ibidem*, p. 52 sqq.

<sup>105</sup> *Ibidem*, p. 60.

<sup>106</sup> *Ibidem*, p. 62.

sur les travaux des astronomes et les derniers instruments d'observation de la lune et des étoiles, pour souligner l'intérêt qu'il prend à l'organisation de l'Académie, depuis sa fondation (assez récente) par lettres patentes du roi. Il admire surtout le caractère international de l'Académie, car l'admission à cette docte Assemblée est commandée seulement par le mérite scientifique. Il admire la courtoisie des discussions, même quand de profondes divergences de vues apparaissent, comme la grande indépendance d'esprit de ses membres, fidèles à la devise de l'Académie: un champ d'argent, représentant une table rase, et la formule latine *Nullius in verba*, exprimant l'absence de préjugés<sup>107</sup>. Il y a des gassendistes et des cartésiens, mais ils ne polémiquent jamais à l'instar de philosophes individualistes du Continent (Sorbière connaissait bien les polémiques cartésiennes et anticartésiennes de Hollande).

Tout se fût bien passé dans le reportage et les réflexions de Sorbière sur son séjour de trois mois en Angleterre si, d'une part, il n'avait pas si mal parlé du caractère britannique, et surtout s'il n'avait pas cru bon, vers la fin de sa *Relation*<sup>108</sup>, de prendre fait et cause pour un seigneur danois qui avait été accusé, à la suite d'une sombre histoire, d'avoir voulu, avec l'aide de sa femme, comploter un empoisonnement contre le roi Frédéric III. Sorbière, sans doute sur la foi de renseignements qu'il estime sûrs, dénonce l'injustice qui est faite à Cornifitz Ulfeldt, fils du grand chancelier de Danemark, devenu lui-même majordome du royaume. Condamné à mort par contumace (il s'était réfugié aux Pays-Bas) et écartelé en effigie le 24 juillet 1663, il devait mourir l'année suivante sur les bords du Rhin. Sa veuve, fille de sang royal, qui s'était réfugiée en Angleterre auprès du roi Charles II, fut livrée par le souverain à son pire ennemi; et c'est dans une prison, à Douvres — où elle devait rester 22 ans — que Sorbière la rencontra<sup>109</sup>. D'où son idée de faire le récit détaillé de ses aventures malheureuses et de celles de son mari.

C'est ainsi que, tandis que la *Relation*, dédiée au Roi de France, paraît au début de 1664 avec un privilège en règle, elle tombe quelques

<sup>107</sup> *Ibidem*, p. 71.

<sup>108</sup> *Ibidem*, pp. 136—143.

<sup>109</sup> Il parle (p. 136) de sa rencontre avec „une héroïne que je peux mettre en parallèle avec celle que j'avois trouvée de l'autre costé du destroit (à Calais). Mais je la vis dans un lieu où j'eus bien du desplaisir d'apprendre qu'elle estoit. Car ce fut dans le chasteau que je visitay Madame Ulfefeldt, qui y estoit arrestée...”

mois plus tard sous le coup de la justice royale. Dès le 9 juillet, un Arrêt du Conseil d'Etat — que l'on peut lire dans l'exemplaire N 30a de la Bibliothèque nationale, collé à la suite du texte de Sorbière et de son sommaire<sup>110</sup> — prononce sa condamnation, ordonne sa saisie et la destruction de tous les exemplaires de l'ouvrage. Quant à l'auteur, il avait reçu quelques jours plus tôt l'ordre de s'exiler en Basse-Bretagne (nous avons plusieurs lettres datées de Nantes dans les derniers mois de 1664), sans que la pension annuelle de 1000 livres lui ait été confisquée<sup>111</sup>. La raison de ces ordres royaux avait été la double plainte formulée à l'égard du Sieur Sorbière par le gouvernement britannique (il avait mal parlé d'un Ministre, et Louis XIV se voulait alors le plus fidèle allié et ami du roi d'Angleterre) et par le gouvernement danois. André Morize s'étend longuement sur l'„Affaire" de la *Relation*<sup>112</sup>: je me permets d'y renvoyer les lecteurs intéressés, car il s'agit vraiment d'un épisode étranger à la problématique de l'utilité des voyages: il tient plutôt à l'idiosyncrasie de Sorbière, dont la curiosité et l'indiscrétion ne sont pas les moindres défauts (ou qualités?).

\*  
\*   \*  
\*

Il serait cruel d'ironiser sur le sort de Sorbière en se demandant si son exil de quelques mois à Nantes — autrement dit ce voyage forcé — lui a été utile, inutile ou nuisible. Ce qu'il y a d'à peu près sûr, c'est qu'il n'a pas cherché à se créer des relations, ou à s'aménager une vie aussi agréable que possible (il devait se douter que sa „punition" serait de courte durée)<sup>113</sup>. Mais il adresse de nombreuses lettres de Nantes à ses amis ou à ses protecteurs de Paris, comme l'abbé de Pures, à qui il demande de l'appuyer auprès des gens de la Cour, du Palais et des Académies. Chaque voyage a sa physionomie, et aucun programme de séjour ne peut être entièrement programmé à l'avance; les imprévus — heureux ou malheureux — comme les rencontres — agréables ou désobligeantes — font partie de l'économie des voyages. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le trop bref séjour anglais de Sorbière ne lui a pas permis d'assimiler toutes les expériences accumulées, comme il a pu le faire dans d'autres circonstances et dans d'autres lieux, comme aux

<sup>110</sup> Il est reproduit par Morize dans son article sur la *Relation de voyage de Sorbière*, pp. 257—258. Il est conservé dans les papiers de la collection Anisson, BN, Ms. fr. 22 087, no 158. Paris, Impr. et Libr. ord. du roi, 1664, 4°, 8 p.

<sup>111</sup> A-t-il conservé son poste et ses privilèges d'historiographe du Roi? Rien ne permet de le confirmer ni de l'infirmer.

<sup>112</sup> *Ibidem*, pp. 257—270.

<sup>113</sup> Morize affirme que, durant son exil (de juillet à décembre 1664), „son séjour

Pays-Bas ou à Orange. Il n'est pas évident qu'il ait appliqué à l'égard de l'Angleterre et de ses habitants — exception faite des illustres personnages qui faisaient partie de la République des Lettres ou des Sciences — les principes de tolérance et de compréhension qu'il préconisait dans sa lettre de 1660 à Antoine Vitré. D'autre part, si l'on fait un décompte des pages qui sont réellement consacrées à la description des villes ou des campagnes (en fait le „countryside” retient à peine son attention, et son expérience d'homme de la ville lui fait rechercher surtout les citadains) ou aux conversations originales, on constate qu'elles sont nettement moins nombreuses que ses digressions sur l'état des Eglises d'Angleterre, l'organisation de l'Académie Royale des Sciences, l'excellence des savants contemporains et de ceux de la génération précédente, ou la défense et illustration de la mémoire du mari de la comtesse Eléonore-Christine, au grand dam du roi Frédéric III de Danemark.

Sa *Relation* tient donc à la fois du Journal de voyage, de la psychologie des peuples, de la sociologie politique et religieuse. A-t-il tiré le maximum de profit de son séjour? C'est difficile à dire, d'autant plus que le terme de profit peut être entendu en divers sens. Nous avons déjà fait allusion aux ripostes anglaises, qui suivirent presque immédiatement la publication de sa *Relation* (dont l'interdiction laissa à sa diffusion un laps de quelques mois). A la vérité, il s'agit de trois ripostes<sup>114</sup>, et non pas d'une seule. La première, de ton modéré, écrite en français par „un gentilhomme anglois”<sup>115</sup> et publiée à Paris en 1664, après l'ordonnance royale qui supprimait le livre incriminé, réfute beaucoup d'„injustices” de Sorbière relatives au caractère britannique, la légèreté de ses observations, la rapidité de ses impressions. La seconde est celle de Thomas Sprat, „fellow in the Royal Society”, dont nous avons déjà parlé, publiée à Amsterdam en 1665, et rédigée en anglais<sup>116</sup>. La troisième, qui est en réalité une traduction française des *Observations on Monsieur de Sorbière's Voyage into England*, est publiée à Amsterdam en 1675 sous le titre: *Réponse aux faussetés et aux invectives qui se lisent dans la Relation du voyage de Sorbière en Angleterre*. Nous ne nous attarderons pas à ces dernières ripostes, surtout à la troisième (qui est anonyme), car non contentes de réfuter Sorbière, elles le citent en

---

n'a laissé aucun souvenir dans l'histoire locale et, ni aux Archives départementales ni aux Archives municipales, on n'en peut découvrir la trace”. (p. 262).

<sup>114</sup> Voir *ibidem*, pp. 266—270.

<sup>115</sup> *Observations d'un gentilhomme anglois, ensemble quelques lettres touchant un libre intitulé: Relation d'un Voyage en Angleterre...* A Paris, chez André et Sebastien Cramoisy, MDCLXIV, avec Privilège du Roi.

<sup>116</sup> Voir *M o r i z e, Relation...*, p. 267.

le dénaturant, sont diffamatoires, jettent sur le voyageur français le pire discrédit, prétendant qu'il a été toute sa vie „un misérable pédant". On peut même y lire ce début de biographie: „Né à Orange de la lie du peuple et de parents inconnus [...]". Tout le reste à l'avenant, y compris son retour à Paris „où, dans l'espoir d'une meilleure fortune, il abjura sa religion et se fit catholique [...]"<sup>117</sup>. Sorbière ne fut pas atteint par ces calomnies du „gentilhomme anglais" puisqu'il était mort en 1670; en revanche il dut avoir connaissance du texte anglais de Sprat (ou peut-être se le faire traduire).

Quoi qu'il en soit, une nouvelle édition — ou plutôt une réimpression — de la *Relation d'un voyage en Angleterre* devait paraître à Cologne en 1666<sup>118</sup>, une traduction en allemand en 1667<sup>119</sup>, une traduction en italien en 1670<sup>120</sup> et une traduction en anglais, jointe en 1709 à une nouvelle édition des *Observations* de Sprat<sup>121</sup>.

Parmi les différents jugements qui furent portés sur la personnalité de Sorbière, le plus souvent favorables — et dont beaucoup, en provenance d'esprits éminents du XVII<sup>e</sup> siècle, comme Rivet, Saumaise, Mersenne, Vossius, Ménage, Spon, Gassendi, Hobbes etc. — je préfère retenir, tout bien pesé, celui de Baillet, au tome 2 de sa *Vie de Descartes*<sup>122</sup>, quand il écrit: „Sorbière fut plus curieux que savant, et plus coureur qu'homme de cabinet". C'est à cette curiosité et à cet esprit d'aventure que l'on doit, à défaut d'une grande oeuvre philosophique ou scientifique, une masse d'observations, de „choses vues" ou de „choses lues", exprimées, tant en latin qu'en français, avec une verve satirique et un véritable talent journalistique. C'est encore Baillet qui disait de lui avec justesse: „Il faisait sa principale étude de rechercher les savants répan- dus par l'Europe", son naturel étant de „profiter de leurs conversations plus que des livres"<sup>123</sup>. Au fond, ce sont ces rencontres et ces conversations savantes, assimilées et utilisées avec plus ou moins de bonheur, qui constituaient pour lui, en dehors de toutes motivations contingentes, la principale utilité des voyages. Il fut donc quelquefois un voyageur par nécessité, mais, me semble-t-il, le plus souvent par goût. Ses relations et la personnalité de son oncle, le célèbre pasteur nîmois Samuel

<sup>117</sup> *Ibidem*, p. 263.

<sup>118</sup> C'est celle qui a fait l'objet d'un fac-simile en 1980 (voir n. 10).

<sup>119</sup> *Reise nach England*, imprimé à la suite du *Voyage en Espagne* (en allemand) de Joh. Mackle (voir Morize, *Relation...*, p. 270).

<sup>120</sup> *Viaggio d'Inghilterra*, dans le *Viaggio di Levante de du Loir*.

<sup>121</sup> Voir compte-rendu dans le „Journal des Savants" de 1709, suppl., p. 374.

<sup>122</sup> *Vie de Descartes*, t. 2, p. 167.

<sup>123</sup> *Ibidem*, p. 170.

Petit, lui ouvraient bien des portes. Il mérite d'être mieux connu qu'il ne l'est aujourd'hui, et une partie de sa correspondance, encore inédite, gagnerait à être publiée.

Centre d'Etudes Supérieures  
de la Renaissance à Tours  
France

Jean-Claude Margolin

TOPOS UŻYTECZNOŚCI PODRÓŻY: A PROPOS SAMUELA SORBIÈRE  
I JEGO RELACJI Z PODRÓŻY DO ANGLII

Celem autora było przedstawienie postaci Samuela Sorbière (1610—1670), a w szczególności jego *Relacji z podróży do Anglii*. Ten siedemnastowieczny podróżnik pozostawał w kontakcie, listowym lub bardziej bezpośrednim, z wieloma słynnymi ludźmi (Guez de Balzac, Mersenne, Colbert, Hobbes), a ciekawość i potrzeby finansowe stały się dla niego bodźcem do przedsięwzięcia licznych podróży (Francja, Holandia, Rzym, Anglia). Swe poglądy na temat użyteczności podróży rozwinął w liście do Antoniego Vitré, co sprowadza się do nabycia trzech cnót: poczucia względności, tolerancji i skromności.

Przyczyny wyjazdu Sorbière'a do Anglii w 1663 r. nie są szczegółowo znane. Można przypuszczać, że na tę decyzję wpłynęły, z jednej strony, czynniki pośrednie (związek z Hobbesem, którego był tłumaczem, wydawcą i pełnym podziwu przyjacielem, kontakty z podróżnikami angielskimi), z drugiej zaś, relacje z podróży Francuzów, które stanowić miały dla niego źródło literackie.

Teoretyczne ujęcie użyteczności podróży w liście do Vitré było pewnego rodzaju ideałem, z czego Sorbière zdał sobie sprawę dopiero w Anglii, kiedy narażony był na różne przykrości. Konfrontacja z rzeczywistością przyniosła jednak wiele ciekawych uwag dotyczących charakteru Anglików. Najbardziej interesujące i odważne strony poświęcone są sytuacji religijnej i politycznej w Anglii.

We fragmentach dotyczących polityki odnajdujemy sławną teorię rozdziału władzy. Znajdujemy tam również ogólne uwagi na temat związków między suwerenem, państwem i obywatelami oraz na temat interferencji między polityką a religią. Uwagi te przepelnia sceptycyzm i głęboki pesymizm co do natury ludzkiej.

W sumie, są więc *Relacje z podróży* wyrazem zainteresowania psychologią narodów w połączeniu z socjologią polityczną i religijną, i zbiorem obserwacji, wyrażonych z prawdziwą werwą i talentem dziennikarskim.